

FRANC PARLEUR

JOURNAL DE COMBAT ET DE CRITIQUE
ORGANE D'ACTION NATIONALE

RAOUL RENAULT
Directeur

Qui bene amat, bene castigat

Qui aime bien, châtie bien

NECESSITE DE LA CULTURE PHYSIQUE

Dans notre système d'éducation,—écrit encore le général Weygand,—*l'acquisition par la masse de la santé et de la vigueur physique est perdue de vue.* A l'âge de la croissance et de la puberté, les enfants, les adolescents passent leur journée assis dans des locaux souvent mal éclairés, et courbés sur leurs livres ou leurs cahiers.

... Aussi de bons esprits envisagent-ils une réforme radicale: toutes les matinées de la semaine seraient consacrées aux classes assises, la presque totalité des après-midi étant réservée à l'éducation physique et à des classes de l'extérieur. Est-il déraisonnable de rêver à la portée de chaque école, ou de chaque division pour un grand établissement, un terrain de jeu et d'entraînement vaste et bien aménagé ?

C'est là, comme l'on a fort bien dit (une révolution nécessaire). Pour l'aider à l'accomplir, l'éducation physique devrait avoir sa large part dans les centaines de millions consacrés aux grands travaux. *L'éducation physique de notre jeunesse est un outillage national au premier chef.*

Il est, enfin, une partie de l'éducation qui se rapporte aux soins extérieurs et n'a cependant rien de frivole, je veux parler de la tenue. *Tenue de la personne et du vêtement* d'abord: propreté du corps et correction de l'habit; elle s'accorde avec la plus grande simplicité, elle est un respect de soi-même et de ceux avec qui l'on vit. *Tenue dans l'attitude et les manières* ensuite: notre époque de mains dans les poches et de mufflerie s'accomode d'un laisser-aller et d'un débraillé caractéristiques. Il est grand temps de revenir à l'ancienne et réputée courtoisie française.

Culture physique, de même que tenue s'imposent à nos adolescents. Nul pédagogue canadien-français n'oserait contredire aux sages conseils du général Weygand, extraits de *Conférenca*, 11 janvier 1936.

Louis LEGRIS.

EDUCATION ET INSTRUCTION

Du général Weygand, ces quelques citations extraites d'une conférence sur l'important sujet de l'éducation et instruction (Voir *Conférenca*, 11 janvier 1936).

1—Il y a dans notre monde moderne une sorte de voile opaque tissé de petites passions et de grandes illusions, sincère ou non, qui isole de la réalité la vie des sociétés et l'éducation des individus. Aussi en est-on arrivé à l'absurde: moins on a de ressources et plus on les gaspille; l'abondance des biens de la terre est devenue une calamité économique; l'on chauffe les chaudières et l'on nourrit les bêtes avec du blé, tandis que des gens meurent de faim.

2—Exclure la religion de l'enseignement, c'est-à-dire, de l'un des fondements de la civilisation essentiellement chrétienne de la France, se priver de ses lumières, de ses disciplines et de son esprit de charité, quand il s'agit de former les êtres qui vont vivre dans une société où l'existence des masses est devenue si difficile, c'est chose que je ne puis comprendre...

3—Il faut donc chercher ailleurs, à la source du mal. L'enseignement primaire s'adresse à des enfants de six à treize ans. Or, cet enseignement, tel qu'il est compris et réglementé, diffère-t-il suffisamment en essence de l'enseignement secondaire ? Ne prétend-il pas être un enseignement secondaire au petit pied ?...

4—C'est une bonne pensée d'élever le niveau de l'instruction dans notre pays, mais il ne faut pas se dissimuler qu'à force de chercher le superflu on pourrait manquer du nécessaire. Nous avons de grands programmes et de petits résultats, et les résultats sont petits parce que les programmes sont trop grands.

Louis LEGRIS.

CE QU'ELLE VEUT

Le modernisme, avec tout ce qu'il représente, a doté la société d'une génération qui est loin de répondre aux besoins multiples des temps présents. Alors que se fait sentir l'URGENCE d'une génération FORTE, COURAGEUSE, ENTREPRENANTE, INTREPIDE, GENEREUSE, TENACE, AUDACIEUSE, RELIGIEUSE, VERTUEUSE et FIERE, n'y a-t-il pas lieu de constater que la présente génération offre tout de contraire de ce qu'elle devrait être, tout ce que nous attendons d'elle. Il n'est pas nécessaire de prolonger nos observations ni d'être grand clerc pour se rendre compte que nos gens n'offrent aucune des garanties susceptibles d'assurer l'avenir de notre pays.

Nous le reconnaissons: il se trouve des coeurs généreux, des volontés fermes, des caractères nobles et des âmes fortes chez nous; mais, ceci vous ne pouvez le nier, leur nombre est peu élevé, il a même une tendance à se restreindre chaque jour.

La constatation de ce fait nous amène à vous parler aujourd'hui de l'IMPORTANT question de l'éducation.

A qui appartient-il de faire l'éducation de nos enfants, de leur inculquer les principes qui feront d'eux des hommes et des femmes de caractère, capables de se tenir debout devant n'importe qui, capables de revendiquer avec fierté les droits de leur race, capables d'affirmer en public leurs convictions religieuses, capables de servir loyalement et généreusement leur patrie, capables enfin de faire honneur à leur famille, à leur race et à leur pays ?

Qui est chargé de faire l'éducation de ceux, à qui il appartiendra demain de continuer notre oeuvre, de porter l'étendard que nous ont légué nos ancêtres, avec la recommandation expresse de le porter bien haut, voire le plus haut possible et de le remettre intact à nos descendants ?

Cette tâche, celle de l'éducation, LA PLUS NOBLE qui soit, n'incombe-t-elle pas à ceux qui ont engendré ces enfants, à ceux qui leur ont donné la vie ?

C'est l'avis de tous: le DEVOIR de l'éducation appartient aux PARENTS, d'abord et surtout; il appartient aux pères et aux mères de famille. Après les avoir engendrés physiquement, les parents se DOIVENT d'engendrer moralement leurs enfants. Ce DEVOIR n'en est pas un de facultatif, mais, plutôt, d'OBLIGATOIRE. Ainsi, personne ne peut s'y dérober; vous avez bien lu: Personne.

Ce DEVOIR, comme tous les autres d'ailleurs, lie en conscience. AUCUN parent ne peut se départir de ce GRAVE devoir, à moins qu'il ne lui soit absolument impossible de s'en acquitter sérieusement.

Combien, de nos jours, songent à s'acquitter SCRUPULEUSEMENT de ce GRAVE devoir ?

Comme ils sont nombreux, en ces temps-ci, les parents qui confient le soin de l'éducation de leurs enfants à la nourrice, à la domestique, aux voisins, à la rue, etc... Ces CRIMINELS parents ne devront s'en prendre qu'à eux-mêmes si leurs enfants tournent mal, s'ils deviennent leur honte, s'ils prennent le chemin de la perdition. Alors que ces malheureux enfants étaient en droit d'exiger de leurs parents qu'ils s'imposent les sacrifices voulus pour faire ou mener à bien leur éducation, ils se sont vu confiés à des mains inexpérimentées, étrangères et, trop souvent, hélas! mal intentionnées. La semence, que ces feux éducateurs ont jetée dans ces jeunes âmes, a levé. Quels fruits amers et gâtés elle a produits !

Alors que notre siècle a besoin d'hommes et de femmes ENERGIQUES, AUDACIEUX et TENACES; on s'évertue, pour notre plus grand malheur, à nous donner des hommes et des femmes mollusques, blasés, incapables de se raidir devant la moindre injustice.

Des imberbes, des abrutis, des filles sans honneur et étourdies s'avisent-ils de lancer l'imprécation à l'adresse de nos prêtres, de nos religieux, de nos religieuses ou de déblatérer contre nos hommes ou nos femmes-d'oeuvre que vous assistez aussitôt à la fuite de nos hommes et de nos femmes-mollusques.

Au lieu de fuir, ces hommes et ces femmes DEVRAIENT se charger de faire ravalier ces bases injures à leurs auteurs. Ces fuyards, à qui l'éducation a fait défaut, ont leur large part de responsabilité dans le dévergondage des moeurs actuel, dans le triomphe de l'irrégulation et de l'immoralité dans le monde du travail comme dans celui des amusements; mais qu'on le sache, ils ne sont pas les seuls à porter cette responsabilité. Leurs parents, qui avaient mission de façonner leur âme, de leur inculquer les principes tels que nous les enseignons la religion, une saine pédagogie et la raison, ne sont-ils pas les plus responsables, en raison de leur négligence à s'acquitter SCRUPULEUSEMENT de leurs devoirs envers ceux qu'ils ont mis au monde ?

Des hommes et des femmes-mollusques, notre société N'EN VEUT PLUS, vous avez compris, vous parents qui lisez ces lignes: la société NE VEUT PLUS de ces petits

monstres que vous avez contracté l'habitude de lui donner. Ce que notre société veut, EXIGE, de vous, ce sont des HOMMES, ce sont des FEMMES, d'AUTHENTIQUES hommes et d'AUTHENTIQUES femmes. Votre DEVOIR est donc de lui en donner BEAUCOUP, voire LE PLUS POSSIBLE.

L'heure est trop grave et l'avenir trop gros de malheurs pour continuer à donner à la race des hommes et des femmes incapables de prendre leurs responsabilités et de servir leur race comme elle mérite de l'être, c'est-à-dire LOYALEMENT et GENEREUSEMENT.

Ce que vous avez l'IMPERIEUX DEVOIR de donner à votre race, au pays et à l'Eglise, ce sont des catholiques VERITABLES, des patriotes ARDENTS et des coeurs GENEREUX. Vous aurez failli à la tâche jusqu'au moment où vous nous les donnerez ces FIERS et DIGNES descendants de nos pères dont la préoccupation de tous les instants fut de servir LOYALEMENT et GENEREUSEMENT l'Eglise et la Patrie canadienne. Pour mériter de l'Eglise et de votre race, il IMPORTE donc de leur préparer des défenseurs INTREPIDES, des défenseurs dont la vie sera ENTIEREMENT employée à l'expansion chez nous du règne de Dieu, au respect de nos traditions et à la revendication de nos droits.

Le comprendrez-vous jamais: ce que l'Eglise et la race attendent, EXIGENT de vous, c'est la détermination de leur donner EN TRES GRAND NOMBRE des chefs, des vaillants, des conquérants. Pour vous acquitter de cette tâche, il vous faudra rompre avec certaines habitudes, auxquelles vous êtes peut-être solidement liés; il faudra vous imposer de lourds sacrifices: donnez-nous ici l'ASSURANCE que vous êtes prêts à TOUT pour réussir à la tâche que vous êtes disposés à faire tous les sacrifices pour mener à bien votre oeuvre, qui, encore une fois est celle de donner des chefs à l'Eglise, à votre race.

L'heure est aux gestes GENEREUX, aux actes NOBLES. Pour être en mesure de poser des actes et des gestes qui s'imposent aujourd'hui plus que jamais, il faut avoir contracté l'habitude, dès sa plus tendre enfance, à se sacrifier pour ses semblables, il faut avoir appris à se vaincre, il faut avoir reçu une éducation FORTE, il faut s'être trempé un caractère INFLEXIBLE.

Or, qui a mission de transmettre tout ceci aux enfants, sinon, ceux qui les ont engendrés, sinon leurs parents ?

C. B.

LA CONFEDERATION

Nous livrons à nos lecteurs les remarques suivantes de M. Henri Bourassa, extraites de la brochure: "Patriotisme, Nationalisme, Impérialisme: Après un siècle de luttes irritantes et de tâtonnements, vint le double accord de 1865; le premier, entre Anglais et Français du Canada, le second, entre la nouvelle Confédération canadienne et la métropole. Les deux races devaient jouir désormais

d'une situation d'absolue égalité, de droits égaux en toutes matières: langue, religion, propriété et droits personnels. (A position of absolute equality... equal rights of every kind of language, of religion, of property and of person. D'après sir J. A. Macdonald). Entre la métropole et la colonie (1865), élevée au rang de Dominion, la condition fondamentale était que, le Canada assumant la principale responsabilité de sa défense interne, l'Angleterre s'engageait à le (CANADA) protéger contre toute attaque externe et restait seule chargée de la défense navale de l'Empire.

LES SOSIES DE NAPOLEON III

(Suite de la page 4)

parmi nous ? Cette visite, un jour de gala, nous paraissait bien singulière; nous ne songions pas d'ailleurs à nous en offenser : le fils de la reine Hortense était d'assez bonne maison pour se faire un instant notre camarade.

Napoléon III eut pour chacun un mot aimable. Il n'avait jamais rencontré Théophile Gautier et se pencha à l'oreille de la baronne pour lui demander quel était ce roi mérovingien :

— Quoi, Sire, vous ne connaissez pas Théophile Gautier ? c'est mon meilleur ami. — Comment donc ! s'écria Napoléon III, il a été mon charmeur à Ham, comme Sainte-Beuve et Arsène Houssaye; et quand je les lisais, je n'étais plus prisonnier ! "Théo s'inclina, touché au coeur..."

L'Empereur s'était amusé à attaquer une galette avec beaucoup d'appétit. "Sire, reprit Mme de Paiva, nous avons ce soir mis en avant la théorie de la volonté que vous avez mise en pratique. N'est-ce pas qu'on peut toujours forcer la destinée ? Je vous présente M. Albéric Second, qui a juré, tout à l'heure, de devenir directeur de l'Opéra. — S'il ne faut pour cela que beaucoup d'esprit, dit Napo-

légion III, M. Albéric Second arrivera sans peine à cette royauté-là. En attendant, je le nomme commissaire impérial près les théâtres subventionnés.

La causerie courut quelques instants sur la nappe; Napoléon III regardait les nuages du plafond et se tordait toujours la moustache. Quoiqu'on ne fumât pas dans la salle à manger, la marquise lui alluma une cigarette. "A tout seigneur, tout honneur". Il fuma sa cigarette pour faire un peu de fumée.

La marquise dit à l'Empereur qu'il devrait venir quelquefois chez elle pour se reposer des solennités des Tuileries. "Ah ! oui, dit Napoléon III, car ce pays-là est bien embêtant".

Tout le monde le regardait. Il éclata de rire : nous reconnûmes Vivier, le roi des comédiens, le sosie de Napoléon III.

Le jeu avait été bien préparé. Ce drôle de corps prit son cor sous la table et entonna un air de chasse. Tout le monde avoua qu'on n'avait jamais si bien joué la comédie.

C'est qu'en effet, note Arsène Houssaye deux pages plus loin, Vivier n'était pas la charge comique, mais la copie exacte. La voix, le geste, l'attitude, le tortillement de la moustache, l'oeil perdu, le sourire pensif, tout y était.

Le bruit de cette mystification se répandit et parvint aux Tuileries. Napoléon III, le vrai, désira voir son sosie et, à quelques jours de là Vivier fut invité à un des

lundis de l'Impératrice. L'Empereur survint tout à coup :

— Ah ! bonjour, monsieur Vivier.

Et lui tendant cordialement la main : "Il paraît que vous prenez ma figure pour aller dans le monde. — Oui, Sire, je suis un drôle de cor.

Il paraît que je ressemble à Votre Majesté quand Votre Majesté n'est pas là. — Oui, oui, on m'a conté vos prouesses : un peu plus vous faisiez l'Empereur pour tout de bon. — Je crois bien, Sire. Si j'avais eu le ruban rouge à ma boutonnière je l'eusse passé à un homme de beaucoup d'esprit que vous avez oublié. — Qui donc ?

L'Empereur tordit sa moustache et murmura : "J'y penserai". Vivier s'inclina comme si l'Empereur lui eût donné la croix.

Napoléon III désirait assister à la comédie, comme les convives de la baronne : Vivier, sans trop se faire prier, donna au Souverain, fort amusé, cette représentation de lui-même et n'eut pas à le regretter. Quelques jours après, il reçut la décoration convoitée : l'Empereur y avait "pensé", et confirmant la nomination faite par son sosie à l'hôtel Paiva, accorda, sans trop tarder, à Albéric Second le poste de commissaire impérial près les théâtres subventionnés.

J'ai eu occasion de dire qu'à un des dîners dominicaux de Mme Sabatier, au 16 de la rue Frochot, presque sous les toits, Vivier renouvela cette mystification. A la surprise de tous, il arriva chez la Présidente, la poitrine barrée par le grand cordon de la Légion d'honneur, et, les convives de l'aimable femme un peu gênés, prit place à la table accoutumée à des réunions plus intimes. Bienveillant à son ordinaire, l'Empereur promit rubans rouges et sous-préfectures, mais... eut le bon goût de ne pas pousser loin la plaisanterie et de ne point attendre le dessert pour dépouiller sa personnalité impériale.

— Allons, j'abdique... déclara-t-il en riant.

Vivier redevint Vivier et la conversation prit un tour plus gai.

L'autre sosie — il y en eut certainement beaucoup d'autres — dont j'évoquerai le souvenir, fut en garde du Bois de Boulogne — un garde à cheval, s'il vous plaît — qui devait sa popularité à sa ressemblance, soigneusement entretenue, avec l'Empereur. Sans doute, sans M. L. Auger de Lassus, un autre oublié, et bien injustement, son existence serait profondément ignorée de tous.

Napoléon III inaugure les revues à Longchamp; et dès lors le spectacle, de son cadre même et du décor environnant, prend une ampleur que jamais ailleurs il n'aurait pu connaître. Au reste Napoléon III paraît avoir aimé le bois de Boulogne, quelque peu sa pensée et son oeuvre, d'une tendresse assez particulière. Il nous souvient de l'y avoir vu plus d'une fois, et non pas seulement passant au vol de son équipage rapide, mais cheminant à pied, au bras de quelque familier, et dans quelque sentier où les enfants joueurs — nous en avons été le témoin — lui venaient jeter leurs cerveaux dans les jambes. Enfin, sans voir l'empereur réel et véridique, au bois de Boulogne on pouvait journallement y rencontrer son double, comme auraient dit les vieux Egyptiens, et son sosie, comme dirait Molière. Le bois avait ses gardes à cheval, au nombre de cinquante, et que l'on rencontrait en bel uniforme de chasse, plutôt que de guerre, le couteau à tête de sanglier au côté. L'un d'eux avait obtenu cette place décorative et sans doute enviée, de par la ressemblance vraiment extraordinaire qu'il présentait avec l'empereur.

L'Empereur lui-même s'en étant amusé, car ce sosie lui fut présenté, avait fait un garde de bois de cet autre lui-même. Sans doute la coupe de la moustache précieusement imitée ajoutait à l'illusion; nous pouvons assurer cependant

qu'à la première apparition, la ressemblance était saisissante et qu'un instant, du moins, on se demandait quel caprice avait pris l'empereur d'endosser la livrée des gardes de son bois.

Il n'est pas un roi, pas un chef d'état, pas un personnage parvenu à un certain degré de célébrité qui n'ait eu son sosie. Parfois celui-ci permettait au souverain de se reposer, d'éviter un attentat — son rôle n'était pas alors sans danger — d'autres fois, pour les têtes non couronnées, de dépister la police. La tête du roi, c'était comme la signature : l'une et l'autre s'imitaient et tournaient à la fonction, une fonction de confiance.

Policiers, comédiens, habitués des maisons, de rendez-vous; se faire la tête des gens, c'est tout un art, qui parfois rapporte de beaux bénéfices, surtout aux intermédiaires; il est toujours facile d'abuser de la vanité et de la naïveté d'un étranger ou d'un provincial.

Léopold II, entre autres, eut son sosie, homme du meilleur monde, auquel, à la longue, il ne fut pas sans témoigner quelque sympathie, mais c'est là une autre histoire.

Pierre DUFAY

LA BULGARIE PAR UNE BULGARE

(suite de la page 3)

partie de la Macédoine et de la Thrace offerte à la Grèce, dont personne ne songe plus à se souvenir.

Ainsi, amputée dans sa structure géographique et morale, la Bulgarie a suffisamment souffert. Elle a expié la faute de ses dirigeants d'autrefois qui l'avaient conduite à prendre parti dans la guerre mondiale contre la France et contre l'Angleterre.

Aujourd'hui, ce pays, au coeur des Balkans, représente dans son ensemble le seul type et le plus frappant d'un des rares Etats victimes du Traité de Neuilly qui a adopté, sous l'égide du roi Boris, une politique raisonnable, qui aspire à suivre avec tact le chemin de la Paix.

N'est-ce pas une raison de haute portée pour l'aider à soulager

ses peines par une politique de réalisme dictée par le bon sens, le droit et la justice ?

Tous les Etats doivent présentement consentir à la paix — qui est la plus forte de tout au monde — les sacrifices qui, tôt ou tard, s'imposent. La Tchecoslovaquie et ses malheurs sont un exemple à méditer : au prix de concessions faites en temps utile, elle aurait pu se préserver de la catastrophe. Les prétentions territoriales demeurées purement théoriques aussi longtemps que la conjoncture interdirait leur mise en réalité, trouveront leur caractère pressant et violent au premier signe d'une conflagration générale.

Qu'il me soit permis donc de mettre en relief, après tout ce que j'ai vu et entendu en Bulgarie, qu'aucune force humaine, qu'aucun document paraphé avec le serment même d'une "amitié éternelle" n'empêcheront l'ancien royaume de Siméon le Grand qu'est la Bulgarie, de former, tôt ou tard, l'unité naturelle sanctionnée par des milliers d'années d'expérience. On ne brise pas davantage les liens indestructibles entre les populations macédoniennes de Bulgarie, de Serbie, de Turquie, de Roumanie. Et comme disait le grand Barrès "on ne change de place ni des montagnes, ni des coeurs."

L'entente complète turco-greco-romaino-bulgare, l'entrée de la Bulgarie dans l'Entente Balkanique, son adhésion au pacte de sécurité de Londres avec la Yougoslavie, ne valent-elles pas être acquises dès le temps de paix par un règlement amiable en premier lieu de l'irritante question de la Dobroudja du Sud, de la Thrace et des régions dites "occidentales" à la frontière serbe, terres incontestablement bulgares ?

Lorsqu'il s'agit de conquérir la Paix, il faut s'élever au-dessus de toutes considérations secondaires. Les démocraties ne peuvent conquérir la paix durable que sous le signe de la "sagesse diplomatique" — comme le disait récemment M. Churchill, — à Londres, et M. Justin Godart, à Paris — par une politique de réparations légitimes, d'entraide plus efficace aux peuples pacifiques sur lesquels s'exerce la pression de l'axe Rome-Berlin.

Nelia PAVLOVA



Non? ... Alors vous ne savez pas ce que vous avez manqué

● Votre marchand favori peut vous procurer une variété de poissons canadiens, séchés ou marinés, dont la saveur vous paraîtra aussi bonne que si vous veniez de les pêcher vous-même.

Vous pouvez les préparer de plusieurs manières appétissantes. Le poisson séché tel que la morue, l'églefin, le merlan, la merluche et la morue noire, et le poisson mariné tel que le hareng, le maquereau et l'aloise, peuvent être servis sur votre table sous forme de mets nouveaux... pour régaler toute la famille.

Servez du poisson canadien plus souvent. Mettez "Le Poisson au Menu du Jour". Si loin que vous soyez des grandes eaux, votre marchand peut vous procurer du poisson séché ou mariné... dont toute la saveur et la valeur alimentaire ont été conservées pour vous satisfaire. Et, il n'y a pas de doute que son économie saura aussi vous plaire.

MINISTÈRE DES PÊCHERIES, OTTAWA.

DEMANDEZ LA BROCHURE GRATUITE

Ministère des Pêcheries, Ottawa. Veuillez m'envoyer votre brochure gratuite de 57 pages, intitulée "100 Délicieuses Recettes de Poisson" et contenant 100 recettes délicieuses et économiques pour la préparation du poisson.

Nom..... Adresse.....

CW-19F

DU POISSON N'IMPORTE QUEL JOUR



Le WINDSOR rivalise avec les plus fameuses hôtelleries d'Europe...

Nouvellement décoré et aménagé, le WINDSOR garde sa place au premier rang des grands hôtels du continent. Des artistes de renom ont travaillé à lui donner cet air de jeunesse, de beauté et de luxe qui fait l'admiration de tous les visiteurs.

L'ameublement a été confié à des spécialistes réputés qui ont su créer pour chaque chambre et salon de nouveaux ameublements aussi confortables qu'artistiques.

Hôtel Windsor

Rue Peel, près de la rue Ste-Catherine
Face au Square DOMINION, Montréal

Tél. PLateau 7181

Gin de KUYPER

RECETTE ORIGINALE DE LA PONCE

- Le jus d'un citron
- Eau bien chaude
- Sucre au goût
- Un peu de muscade
- Deux doigts de GIN DE KUYPER

Distillé et embouteillé au Canada sous la surveillance directe de JOHN DE KUYPER & SON, Distillateurs, Rotterdam, Hollande. Maison fondée en 1695

40 onces \$380 26 onces \$265 10 onces \$115

LA BULGARIE PAR UNE BULGARE

Tel est le souffle et l'écho des chants nostalgiques de la jeunesse bulgare.

Si vous parcourez le long du Danube, de la Maritza ou de la Strouma, les plaines et les vallées bulgares, en longeant les petits jardins de rosiers que cultivent les paysans au bord des routes, vous lirez sur les portes et les palissades des maisons l'inscription : *Daite ni Zemite c'est-à-dire rendez-nous nos terres...* et les gamins qui passent, d'ajouter : "que vous nous avez prises".

Si vous discutez soit en ville soit au village, avec n'importe quel habitant qu'il soit pauvre ou riche, paysan et citadin, jeune ou vieux, ces paroles magiques sont clamées par toutes les voix. Ecoutez les discours, lisez les journaux, partout revient cette formule obsédante. Je l'ai même entendue chanter en chœur, le jour de la Réurrection, par l'innocente jeunesse dans une école primaire, après l'émouvant credo orthodoxe qui professe la foi en Dieu dans la Justice et dans "la Résurrection de la Bulgarie".

"Dieu, rendez-nous les terres de la divine Macédoine martyre... O! Thrace fière et glorieuse; humble Dobroudja!..."

Voilà le sens dans son ensemble du drame bulgare. Le Traité de Neuilly, d'injuste et triste mémoire, a laissé des traces qui ne s'effacent pas. Un peuple taciturne, mais fier, pense sans cesse à ce document douloureux "qui lui a arraché" la majeure partie de ses riches territoires en le séparant de ses compatriotes.

La Bulgarie n'est pas un pays riche, nous l'avons écrit ailleurs; elle a du moins cessé de l'être après avoir perdu la meilleure partie de son territoire et de ses ressources naturelles. Cependant elle possède un sol fertile et propice aux transformations salutaires. Elle est habitée par une population paysanne intelligente, économe et habituée au travail, mais aussi — il faut le dire — au caractère violent et susceptible, aux initiatives hardies.

Sa législation politique est inspirée par un libéralisme démocratique très pondéré, sous la haute inspiration du roi Boris lui-même, qui a beaucoup évolué ces dernières années et va sagement vers le redressement national. Certes, les partis politiques sont restreint, presque abolis; le Parlement est très limité et le régime actuel ne se différencie guère d'un régime autoritaire. Mais quel est le pays aujourd'hui qui ne soit pas obligé de recourir à la force de la discipline nationale pour se sauver des dangers extérieurs et se défendre contre les incartades de certains illuminés des provinces contestées — comme par exemple la Macédoine — et contre les attaques souvent fomentées par la propagande étrangère ?

Supposez un instant qu'au milieu de la crise internationale d'aujourd'hui la Bulgarie ait eu un autre régime, que se serait-il passé ? Certainement, on aurait vu renaitre à la merci d'une puissance quelconque les vieilles querelles intestines, qu'on a connues les an-

nées précédentes ou celles d'avant la guerre mondiale, qui l'amènent à s'associer au *Mittleurope*, au milieu des intrigues diplomatiques et des promesses vaines.

Or, aujourd'hui la Bulgarie, bien que nation modeste, est puissante et unie autour de son roi avec des forces militaires qui ne sont pas à dédaigner et elle aspire à faire "sa propre politique" qui est à la fois balkanique et européenne.

Et il n'est que juste de reconnaître qu'elle doit son redressement en grande partie à l'action du roi Boris, qui a su affirmer utilement, après beaucoup de patience, les véritables tendances du peuple bulgare sur le terrain de la politique étrangère. Son grand mérite aura été d'avoir compris les nécessités d'une ère nouvelle et de s'y être conformé en donnant l'exemple d'une compréhension très judicieuse de l'intérêt de son peuple qui le suit dans la voie qui peut sans risques sauvegarder sa dignité et sa liberté, dans les redoutables conjonctures de l'époque.

Mais comment corriger l'injustice et reconstruire solidement l'édifice bâti sur du sable ?

Il s'agit donc pour les hommes d'Etat bulgares de trouver ces moyens de réparations sans ébranler la paix déjà si fragile. Rien d'étonnant à ce que les efforts conjugués du gouvernement, de la majorité des membres au Sobranié et de l'ensemble des actions diplomatiques en Bulgarie, aient abouti, sans perdre de vue le principal but qu'est la revision, à une règle absolue quant aux méthodes à suivre : renoncer à la guerre, aux révoltes et exclure toutes les solutions de violence.

Pour gagner la "bataille de la Paix" — selon l'expression du Président Daladier — surtout dans les Balkans, la Bulgarie est indispensable. Avec elle et l'appui de la Pologne, on peut former une réelle Entente Balkanique de soixante millions d'hommes, qui, tout en couvrant ses marchés à l'Allemagne et à l'Italie, serait assez puissante, avec le concours des Alliés, pour résister à la domination politique du germanisme.

La Bulgarie est prête à adhérer à ce bloc balkanique et à défendre de toutes ses forces l'indépendance des Etats confédérés, mais elle met comme condition primordiale de cette entente un accord territorial. Et si, en dépit de toutes les avances que lui firent Belgrade, Ankara, Athènes et Bucarest, la Bulgarie n'a pas cru devoir se rallier encore à l'Entente Balkanique tout en continuant d'entretenir de bons rapports avec ses voisins, c'est uniquement parce qu'elle n'a pas voulu confirmer par un acte décisif les amputations que lui imposèrent, en 1919, les artisans du Traité de Neuilly.

Cependant, dans sa loyauté, la Bulgarie n'a pas hésité à proclamer qu'elle ne désespérait pas de récupérer par des moyens pacifiques les régions qui lui furent enlevées.

Petit état de six millions cinq mille habitants, connus par leur bravoure, leur labeur et leur fierté, après vingt années de patience résignée, son peuple aspire, lui aussi, au droit de vivre. La catastrophe de la guerre mondiale lui a fait perdre le quadrilatère de la Dobroudja, "le grenier du blé d'or", peuplée au sud exclusivement de Bulgares.

D'après les statistiques civiles de l'année 1910, en Dobroudja méridionale ont habité 134.331 citoyens Bulgares et 6.359 sujets roumains, dont une grande partie réside à Tutrahan, à Silistra et dans les villages proches.

D'après les statistiques militaires roumaines de 1913, ont habité en Dobroudja du Sud 136.439 Bulgares et 8.539 Roumains. Grâce aux moeurs patriarcales et à son économie agraire, la population de cette riche contrée s'est accrue de 15 à 16.000 habitants par an. Aussi, est-elle évaluée aujourd'hui à 200.000 âmes. Quant à la Dobroudja du Nord, pour laquelle les Bulgares ont renoncé à toute revendication, elle compte environ 70.000 éléments Bulgares.

— Notre patience est à bout — m'ont dit des hautes personnalités bulgares.

"Il faudra nous rendre la Dobroudja du Sud, la seule que nous revendiquons à la Roumanie pour vivre en concorde avec elle. Nous avons subi la propagande irrédentiste, nous nous sommes prêtés même à des traités sur les minorités, mais on ne changera pas les données de la géographie et on ne fera pas taire la voix du sang..."

"Cette région n'a aucune signification ni stratégique, ni économique pour la Roumanie. Tandis que, pour la Bulgarie, cette contrée ayant été "l'hinterland" de nos principales villes, Varna sur la Mer Noire, et Roussé sur le Danube — sa suppression a nui énormément à ses intérêts économiques. De plus, il n'est pas superflu de considérer que de telles concessions par les Roumains ne doivent pas leur faire redouter d'excessives exigences du côté hongrois, parce que c'est avec l'appui bulgare précisément que l'Etat roumain pourra résister à l'antagonisme hongrois, qui est et reste leur éternel cauchemar."

— "L'Allemagne naziste, — me disait avec amertume un des meilleurs journalistes bulgares, l'ancien ministre Dimo Kazassoff — a inventé le talon de l'incertitude territoriale pour les populations mutilées par le Traité de 1919 avec une manière spécial de les protéger"... La Tchécoslovaquie, le Corridor Polonais, l'Albanie en sont des vivants exemples. Demain, le même sort peut être réservé à la Transylvanie, à la Dalmatie et peut-être même à la Dobroudja et la Bessarabie.

"Pourquoi la France, vers laquelle nos regards sont suspendus dans la détresse nationale, ne viendrait-elle pas nous aider pour nous tirer de la catastrophe qui nous guette à chaque instant ? Son appui soulagerait nos angoisses et éviterait d'exciter davantage les passions et de donner un prétexte à ceux qui veulent nous faire accepter "la protection allemande".

Un des distingués et vaillants chefs militaires du royaume, le général Christo Loukoff, ancien ministre de la Défense Nationale, me disait à son tour :

— Comment voulez-vous que nos compatriotes restent impassibles lorsqu'ils savent que les frontières de la Dobroudja méridionale, qui est notre enfant légitime, sont gardées par plusieurs divisions de l'armée roumaine ?

"La Bulgarie aspire à la Paix. Elle a expiré l'erreur du passé... Un peuple fier et généreux, comme est le nôtre, ne supporte pas éternellement d'être "puni" pour des crimes illusoire et par des juges peu clairvoyants. Et comme il est difficile sans doute de régler cette question épineuse entre Bul-

gares et Roumains, cette tâche délicate incombe aux grandes puissances, principalement à la France, car c'est justement grâce au concours des armées du Général Berthelot que la Roumanie est devenue si grande."

Comme on le voit, ces doléances du peuple bulgare ne sont pas négligeables et appellent la sollicitude des démocraties avides de Paix. Il faut bien se pénétrer de ce fait que les gouvernants sont ardem-

ment incités à l'action par les masses populaires et qu'il faut le sang-froid du roi Boris et de ses ministres pour dominer leur impatience.

Nul n'ignore que ce malheureux traité de Neuilly prit aussi à la Bulgarie les "régions occidentales" sur la frontière serbe — composées des districts de Bossilevgrad, de Trn, de Tzaribrod et de Koula — pour les donner à la Yougoslavie nouvelle. Sans compter cette

(suite à la page 2)

E. J. CHARTIER & CIE ENR.

MARCHAND DE CHARBON

22, RUE ST-ROCH
TÉLÉPHONE 2-6895

La Maison de Confiance

TEINTURE — PRESSAGE — NETTOYAGE

La Teinturerie Française

565 rue Saint-Jean Tél.: 4-4686

Pour acheter un bon AUTO USAGE



IL N'Y A PAS DE MEILLEUR ENDROIT QUE

MORISSET & FRÈRE

DISTRIBUTEURS des AUTOMOBILES DODGE & DE SOTO
TELEPHONE 7158
337 PRINCE-EDOUARD (ANGLE CARON)

UNE VISITE VOUS CONVAINCRA

Véritables valeurs
A PRIX REDUITS

Hudson	32 sedan	\$149.
Dodge	29 sedan <small>(presque neuf)</small>	225.
Terraplane	35 sedan	249.
Dodge	36 7 pas. <small>(ayant besoin de réparations)</small>	300.
Pontiac	35 sedan	425.
Ford	37 coach	510.
Dodge	37 coach	570.
Studebaker	37 sedan	690.
Plymouth	38 sedan	780.
Dodge	38 sedan	790.

Parc d'autos usagés

Boulevard CHAREST
(Angle Caron)

FRANC-PARLEUR est publié par l'Office Québécois de Publicité, 60 rue St-Louis, à Québec, et imprimé par l'Imprimerie Provinciale, Enr., 445 rue St Vallier, Québec.

POINTES SECHES

Nous vivons à une époque où les petits revenus trouvent de grosses excuses.

C'est une drôle de guerre, disent les Français. Jusqu'à présent, sur le front occidental, on n'a vu que des escarmouches.

Les Russes ont pris possession de toutes les propriétés dans leur conquête de la Pologne. Ils ont supprimé toutes les religions.

On prépare une furieuse bataille dans la mer du Nord. Jusqu'ici nous n'avons eu que des attaques de sous-marins.

La Chambre de Commerce de Brooklyn vient de terminer une enquête sur les unions ouvrières. 45 pour cent des industriels ont déclaré avoir été influencés. Les 55 autres n'ont pas osé parler.

Le comte Middleton raconte qu'un homme qui s'est rendu au Bureau de Renseignements y a trouvé trois employés; un qui faisait des casse-têtes chinois.

On commence à se demander si nous avons une vraie guerre, ou simplement des manoeuvres.

Hitler veut la paix mais il cherche une colombe qui marche comme une oie.

C'est comme il arrive souvent qu'un couple qui a plusieurs enfants ne peut se procurer une maison pour les loger confortablement.

Si tout le monde recevait les desserts qui leur conviennent, plusieurs feraient la grimace.

Vous ne pouvez pas acheter la prospérité, ni l'emprunter; vous ne pouvez que la gagner.

Il y a plus d'un vieux garçon enraciné qui a été conquis par un permanent.

Un conseil dans une église anglaise; Si vous tremblez, mettez-vous à genoux.

Si la guerre continue sur le même ton on pourra épeler le mot "reconnaissance" sans recourir au dictionnaire.

Ces soixante-quinze ministres de la paix n'ont rien fait pour promouvoir la bonne entente chez leurs fidèles.

On pourrait recourir à leurs services pour offrir une belle réception à Lindbergh lorsqu'il viendra nous causer.

Bien des gens s'emballent sous l'impulsion du moment, d'autres se raisonnent un peu avant que de se lancer.

Les nazis s'imaginent, si les alliés ne demandent pas promptement la paix, qu'Hitler va se fâcher.

Nos grands pères considéraient que c'était pécher que de rire à gorge déployée le dimanche. Mais il n'y avait pas de radio en ce temps-là.

Avec tous ces radios sur le front les poilus ne peuvent pas faire la guerre en paix.

Il y en a qui ont tant de fer au feu qu'ils ne peuvent le chauffer à point.

En colère la langue d'une femme travaille dix fois plus vite que son cerveau.

Nous avons appris à enlever les cartes de notre géographie aussi rapidement que les feuilles du calendrier.

Autrefois nous étions anxieux de porter des pantalons longs. Aujourd'hui nous les portons plus longtemps.

QUEL ACCUEIL LUI FEREZ-VOUS

L'Eglise, cette tendre et glorieuse mère que CHACUN gagnerait à respecter et à aimer davantage, nous fait un DEVOIR, surtout pendant ce mois, de prier pour nos chers défunts.

Ce culte des morts n'est pas d'institution récente ni l'objet des seuls catholiques: son origine remonte aux époques les plus reculées et tous les peuples se font un devoir de le pratiquer. Mais le modernisme a quelque peu contribué à atténuer ce culte, pourtant aussi nécessaire à notre génération qu'à toutes celles qui l'ont précédée. Quel dommage!

L'indifférence dont nous faisons preuve à l'endroit de nos chers défunts est l'indice que la foi est à la baisse chez nous, que l'affection pour les nôtres manque sinon toujours de sincérité du moins de profondeur. On s'aime, soit, mais combien superficiellement! On s'aime, soit mais comme on a tôt fait d'oublier ceux qui bénéficient de notre affection!

Tous: la foi, la raison et l'intérêt commandent de garder un PROFOND souvenir de nos défunts. Ne leur refusons ni nos prières, ni nos sacrifices, ni nos mérites. Sachons nous montrer très généreux à leur égard.

D'ailleurs, notre tour viendra d'être ravi à jamais à l'affection des nôtres: Quand l'heure sonnera de quitter cette terre, n'est-ce pas que nous aimerions avoir l'assurance que les nôtres se feront un devoir de prier pour nous, qu'ils

garderont un profond souvenir de nous?

Faisons aux autres ce que nous voulons qu'il nous soit fait. Ainsi, le plus sûr moyen de s'assurer les prières des nôtres après notre mort, c'est de prier pour ceux qui nous ont quittés pour un monde meilleur.

Le mois de novembre, en plus de nous rappeler le devoir de prier pour nos morts, nous amène à parler de la mort et du DEVOIR qu'il incombe à CHACUN de se préparer SERIEUSEMENT à comparaître devant son Dieu.

Vous le savez, IL N'EST RIEN D'AUSSEI CERTAIN QUE LA MORT. Riches et pauvres, puissants et misérables, tous et toutes lui paieront leur tribut un jour. Il n'est personne d'assez puissant ou d'assez riche pour lui échapper. La mort n'a de pitié pour personne; la mort ne respecte ni le rang, ni l'âge, ni le sexe, ni la puissance des hommes D'ailleurs, la mort s'impose, la mort est une nécessité. Il importe que l'homme, après avoir été à la peine "tout le jour", reçoive sa récompense. Ainsi, la mort doit être considérée comme un bienfait, puisqu'elle nous ouvre toutes larges les portes de l'éternité.

Voulez-vous être heureux, en cette vie et en l'autre? Si oui, pensez souvent à la mort. Voulez-vous voir votre vie s'écouler douce et agréable? Si oui, ayez sans cesse à l'esprit la pensée de la mort.

LE NATIONAL DANS L'ECOLE

Conferencia (11 janvier 1936) nous apporte quelques idées du célèbre général Weygand sur l'éducation et l'instruction, considérées du point de vue national.

1—Lorsque l'enseignement aura, de son côté, donné aux jeunes esprits, le goût et le respect de la sincérité intellectuelle, c'est-à-dire, une discipline d'esprit qui oblige à voir clair en soi-même et à ne pas ruser avec sa conscience, il aura déjà fait oeuvre nationale en préparant au service du pays des hommes de caractère, soucieux de leur dignité, ayant le courage de leurs croyances et de leurs opinions, et l'énergie d'y conformer leurs actes.

2—Quant à l'éducation nationale, elle consiste en premier lieu à faire bien connaître la France aux petits Français... (Nouvelle-France pour nos écoliers qui écriront dans leur coeur tout ce lustre de gloire nationale).

3—Ce sera déjà beaucoup; mais il y a plus. L'enseignement doit être également national en ce sens qu'il lui faut tendre à conserver ce qui a donné à notre pays son caractère propre et sa place dans le monde. Voici deux exemples de ce que je veux dire:

Le Français a de la personnalité: dans le domaine du travail, notre ouvrier est renommé pour son

habileté, son tempérament artistique, sa faculté de produire des oeuvres originales et soignées. Ces précieux artisans se font de plus en plus rares au moment même où la concurrence économique entre les peuples devient implacable. Nous nous contentons de fabriquer en série ce que les autres pays font aussi bien et à meilleur compte, et que nous vendrons difficilement, tandis que nous devenons peu à peu incapables de produire ce que l'on ne trouvait que chez nous. Le développement de la grande industrie est en partie responsable parce qu'elle pousse à la mécanisation de l'ouvrier; mais notre enseignement technique a également une large part de cette responsabilité, puisqu'il n'est même plus n'état de fournir tous les ouvriers, spécialistes qualifiés, nécessaires à notre industrie, obligée de faire trop souvent appel à des étrangers.

Autre exemple: la France, pays essentiellement agricole, voit ses campagnes désertées et certaines régions envahies par des colonies d'étrangers.

Ces lignes du général Weygand ne semblent-elles pas avoir été aussi écrites pour notre "douce" province de Québec... ?

Louis LEGRIS.

LES SOSIES DE NAPOLEON III

— C'est un peu la carte forcée et l'invitation est si gentiment faite que j'aurais mauvaise grâce à me dérober.

Ce sera, et je m'en excuse, plus qu'un mot.

Sans parler des généraux, des hauts fonctionnaires qui, tous ou presque, avec leur moustache cosmétique et leur impériale, devenue barbiche, cherchent à se faire plus ou moins la tête du souverain, je me contenterai de parler de deux des sosies de Napoléon III, l'un qui eut son heure de notoriété, et qui est fort oublié de nos jours, l'autre est demeuré anonyme.

Le premier c'est Vivier, le cor-

Ne craignez pas la mort ni ne voyez en elle un malheur, une ennemie: la mort est un bienfait, la mort est la meilleure amie de l'homme; elle est l'amie qui ne trompe jamais, l'amie qui console aux heures difficiles, l'amie qui se surpasse pour assurer notre félicité éternelle alors que nos autres "amis" s'efforcent de nous détourner de cette fin, d'assombrir notre existence.

Pendant ce mois, cher ami, faites-vous un devoir de prier pour vos chers défunts et de penser SOUVENT à la mort.

La pensée de la mort, ne l'oubliez JAMAIS, facilite la pratique de la vertu, adoucit les misères de la vie, façonne des volontés de fer, rend courageux en face du devoir; en un mot, la pensée de la mort embellit, embaume notre vie en même temps qu'elle assure notre éternité, qu'il est naturel de désirer heureuse.

Pénétrez-vous de cette vérité: la vie est une affaire TROP importante pour en disposer à la légère. Or, pour disposer SAGEMENT de la vie, qui est généralement courte, il IMPORTE de penser SOUVENT à la mort. Cette pensée, celle de la mort, est de TOUTES la plus salutaire. celle que TOUT homme, TOUTE femme doit se faire un DEVOIR de partager avant toute autre.

C. B.

niste, l'essayiste, et, plus encore le mystificateur, successeur de Romieu, précurseur de Sapeck et Lemice-Terrieux. Cette ressemblance avec l'Empereur, Vivier en jouait, lui devait quelques-unes de ses meilleures mystifications. Il ne se contentait pas de se faire la tête du Maître, mais imitant sa voix, ses attitudes, son regard, lui empruntait sa démarche, au point de se rendre méconnaissable pour ses meilleurs amis.

Au tome IV de ses "Confessions" (pp. 125-131), Arsène Houssaye a raconté l'anecdote tout au long. Je vais tâcher de la résumer. Un vendredi, chez la marquise — ou plutôt chez la baronne de Paiva, — après un de ces dîners intimes où l'on n'était jamais plus de six, (il y avait parmi les convives outre Arsène Houssaye, Théophile Gauthier, Sainte-Beuve, Eugène Delacroix, Paul de Saint-Victor, Albéric Second, même deux Orléanistes) vers minuit et demi, à l'étonnement de tous, on entendit un laquais annoncer solennellement: "Sa Majesté l'Empereur".

Il y eut un grand silence. Tout le monde se leva et la baronne alla au devant du visiteur. Napoléon entra, se dandinant, et tourmentant sa moustache:

— Je vous en supplie, Madame et Messieurs, je ne viens pas pour vous troubler; je ne demande qu'une place à votre banquet qui est le banquet de Platon.

L'Empereur avait pris place à la droite de la maîtresse de maison.

— Messieurs, que disiez-vous? Car je veux que la conversation continue sur le même ton et sur le même sujet.

Cette visite imprévue avait jeté un froid. Sainte-Beuve, ému, répondit à l'Empereur: "Sire, nous parlons des femmes, nos ennemies, c'est toute notre politique".

— Monsieur de Sainte-Beuve, dit Napoléon III, je vous félicite. C'était une épigramme, puisque Sainte-Beuve était un opposant au Sénat. "La politique, s'écria Mme de Paiva, ils ne sont pas si bêtes, mes amis! D'ailleurs, si on

IL FAUT DETRUIRE L'UNITE ALLEMANDE

Il est parfaitement vrai que la cause franco-britannique est, en même temps que celle de la patrie des deux peuples, celle de la liberté, du droit, de la justice, de la civilisation et de l'humanité. Ample hommage a été rendu à ces nobles abstractions. Rien de mieux. Mais il nous semble qu'on les a maintenant suffisamment invoquées et que l'heure est venue de s'attacher à des sujets plus pressants. Les hommes de l'arrière doivent comprendre que ceux de l'avant ont une tendance naturelle à se défier des discours et de la parole en général. Ce qu'il leur faut, c'est l'assurance que leurs souffrances et leurs sacrifices n'auront pas été vains. Les combattants de 1914-1918 ont été, à cet égard, amèrement déçus. Pour que leurs fils ne le soient pas à leur tour, il importerait que les gouvernements de France et d'Angleterre fussent, dès à présent, d'accord sur le point essentiel: destruction de l'unité germanique. Ce fut, il y a un quart de siècle, une erreur fatale de croire qu'il suffirait d'abattre le pouvoir personnel d'un homme pour rendre l'Europe habitable: ne la renouvelons pas en imaginant que, Hitler renversé, le peuple allemand recouvrerait la raison et l'esprit de modération.

Il est grave que la terrible expérience du passé n'ait pas encore éclairé tout le monde. Trop d'esprits obstinés, épris de système ou de faux réalisme, ne consentent pas à admettre que l'existence d'une Allemagne une et prussianisée est incompatible avec celle des autres nations. Ils soutiennent encore que l'unité allemande est un fait inéluctable, sur lequel il n'y a pas à revenir. C'est la thèse commode de la fatalité historique, contre laquelle nous ne cesserons de nous élever.

En même temps que l'intérêt de la France, c'est son devoir de détruire le monstrueux édifice qui menace d'écraser l'Europe. Il n'est pas exagéré en effet de dire que c'est elle qui l'a bâti de ses propres mains. La Révolution, Napoléon Ier, Napoléon III sont, au même titre que Guillaume Ier, Bismarck et Moltke, les créateurs de l'unité allemande. Les auteurs du traité de Versailles l'ont consolidée au moment où une simple poussée l'aurait fait écrouler. Ils ont délibérément ignoré le séparatisme bavarois. Ils n'ont pas su ou pas voulu exploiter le séparatisme rhénan. Fautes qui s'enchaînent, que nous avons payées, que nous payons et que nous continuerons à payer tant que nous ne les aurons pas reconnues au moins implicitement en rompant formellement avec la politique suivie depuis bientôt cent cinquante ans. Et qu'on ne nous répète pas que c'est impossible. Persuadons-nous bien que, derrière la façade allemande, il y a des forces centrifuges, muettes aujourd'hui, mais qui se manifesteront aux premiers craquements. L'hitlérisme a pu les baillonner, il ne les a pas étouffées. Soyons décidés et prêts à toute heure à faire tout ce qui dépend de nous pour les mettre en oeuvre. Et ne nous disons pas qu'il est trop tôt pour y penser.

J. DELEBECQUE (L'Action Française)

faisait de la politique ici, je fermerais bien vite la porte. — Comme vous avez raison, Madame, et comme je serais heureux d'être de vos amis!

L'Empereur dit cela avec un sourire résigné, nous fixant tous de son regard nocturne et doux. Nous-mêmes, nous le regardions sans revenir de notre surprise. Comment s'était-il risqué à venir

(suite à la page 2)